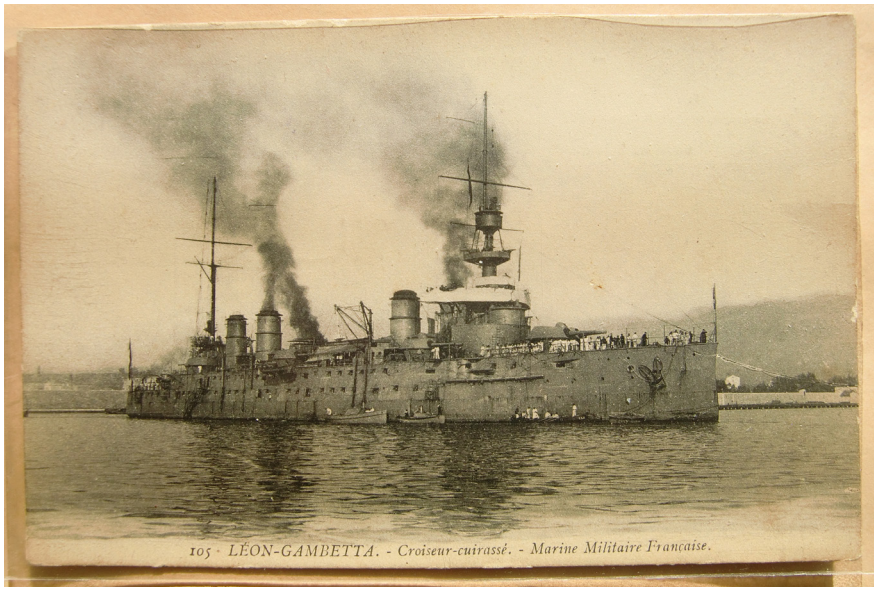
Dans la nuit du 26 au 27 avril 1915
Trois marins limousins emportés par la perte du croiseur Léon Gambetta

Jean-Jacques Mauriat

Le *Léon Gambetta* était un croiseur cuirassé de prestige. Premier d'une série de trois avec le *Victor Hugo* et le *Jules Ferry*, le *Léon Gambetta* était affecté en ce début de printemps 1915 au blocus de la mer Adriatique au sud de la pointe de l'Italie.
Dans la nuit du 26 au 27 avril 1915, le croiseur naviguait entre les îles Éoliennes au nord de la Sicile et Santa Maria Leuca un petit port du continent.
Le matin du 13 août 1914, la flotte française se trouvait à Malte quand l'amiral Boué de Lapeyrère, alors commandant en chef de la première armée navale alliée en Méditerranée, fut informé que la France avait officiellement déclaré la guerre à l'empire austro-hongrois. Le télégramme venu de Paris était précis : *Le gouvernement, comptant déterminer ainsi décision favorable de l'Italie, désire formellement que vous fassiez immédiatement acte d'hostilité contre l'Autriche-Hongrie.*
En conséquence, appareillez le plus tôt possible avec tous bâtiments français et anglais disponibles, et, après avoir passé ostensiblement en vue des côtes italiennes, faites contre côtes ou ports autrichiens, toutes opérations que vous jugerez convenables et dont le gouvernement vous laisse l'initiative. C'est ainsi que le *Léon Gambetta* se trouvait en cette fin avril 1915 en surveillance des eaux, interdisant le passage des navires de l'empire austro-hongrois à la Méditerranée.
Le 26 avril, le croiseur cuirassé avait à son bord le contre-amiral Victor Sénès, promu à ce grade par l'amiral Boué de Lapeyrère et commandant de la 2e division légère de l'armée navale.
Officiers, sous-officiers et matelots formaient un équipage de 818 hommes embarqués dans cette mission de surveillance.
Parmi tous ces hommes venus pour l'essentiel de Bretagne, du Pays Basque ou des villes de Marseille et de Toulon, il y avait trois Limousins. Henri Lenoir, matelot né à Bessines, Gaston Villoutreix, petit-fils d'un élu de Limoges et François Chazelas de Séreilhac. Tous trois sont *morts glorieusement pour la France*.
Nous avons voulu retrouver l'ascendance de ces trois matelots et le pourquoi de leur engagement dans la marine.
Le récit du torpillage du Léon Gambetta a été largement décrit et publié : en voici l'essentiel tel qu'il ressort d'un article de François-Xavier Bernard disponible sur le site des *cahiers de la Méditerranée*.

Le commandant du Léon Gambetta était le capitaine de vaisseau André ; à son bord se trouvait également le contre-amiral Sénès, commandant de la 2e division légère de l'Armée navale. Quelques minutes après minuit, le navire croisa la route du sous-marin autrichien U5, commandé par le lieutenant de vaisseau Georg von Trapp. L'U 5 était parti de Cattaro le 24 avril ; l'équipage était composé du commandant, d'un deuxième officier et de 14 sous-officiers et marins. Comme il n'était pas équipé de radio, sa mission était simplement de longer les côtes du Monténégro et de l'Albanie, à la recherche de navires à couler.
Lorsque la vedette du sous-marin découvrit la silhouette du croiseur français, le sous-marin



Le croiseur cuirassé Léon Gambetta. CP ancienne. JJM

se mit aussitôt en immersion, à huit mètres de profondeur. Deux torpilles furent lancées l'une après l'autre à 00 h 40. La première explosa à la hauteur de la paroi qui séparait les dynamos de la salle des machines, la deuxième à l'arrière de la passerelle. Le croiseur s'inclina aussitôt de 15° à bâbord. Les tirs avaient porté un coup fatal au croiseur, mettant hors d'usage l'alimentation électrique et les chaudières du navire. Pire encore, il était impossible de lancer un SOS par radio, car les explosions avaient endommagé l'antenne de transmission.

Plusieurs dizaines de marins restèrent bloqués dans les entrailles du navire, dans la plus complète obscurité. À cause de la forte inclinaison, il était presque impossible de mettre à l'eau les chaloupes de sauvetage du croiseur et une fois dégagées, ces dernières se fracassèrent sur le pont, causant la mort de nombreux marins. Les survivants jetèrent à la mer tous les morceaux de bois qu'ils pouvaient trouver, dans l'espoir de pouvoir s'y agripper une fois que le croiseur aurait coulé. Par miracle, il fut possible de mettre à la mer une chaloupe, mais elle était prévue pour accueillir seulement 58 personnes.

Tandis que le croiseur s'enfonçait rapidement dans les flots, les hommes de la chaloupe recueillirent les marins tombés en mer : 70, 80, 90 puis 108 hommes se retrouvèrent à bord... Le niveau de la barque baissa dangereusement mais fort heureusement, cette nuit-là, la mer était très calme. Les naufragés n'avaient guère de possibilité d'être secourus : les autres navires ignoraient tout du torpillage, étant donné que les communications radio étaient habituellement interrompues dans la nuit. Selon les dépositions des survivants recueillies le 4 mai 1915, la chaloupe n° 1 atteint Santa Maria di Leuca à 8 h 30 du matin, avec 108 survivants à bord. Un des survivants, Hyacinthe Tourrel, déclara : Des barques de pêche nous ont croisés et ont offert de nous prendre, mais nous avons refusé leurs offres dans la crainte de faire chavirer le canot n° 1 où nous avions tant de mal à nous maintenir. En réalité, il s'agissait de barques de pêche se trouvant à quelques centaines de mètres du rivage. Ces dernières patrouillaient dans la zone pour rechercher une ancre perdue cinq jours auparavant par le contre-torpilleur Irrequieto. Ces barques de pêche étaient commandées par le responsable du sémaphore local, Mario Sandri, qui conduisit les rescapés à terre, les recueillit de son mieux et appela le bureau du télégraphe de Castrignano del Capo, non loin de Santa Maria di Leuca, qui alerta aussitôt les ports de Tarente et Brindisi à 8 h 35.

Henri Lenoir, Marcel Chazelas et Gaston Villoutreix ont été comptés parmi les 681 victimes du naufrage du *Léon Gambetta*. Un drame qui, comme tous ceux qui ont suivi tout au long de cette guerre, a été très rapidement éclipsé par d'autres drames. La presse fut bouleversée par ce qui fut la première tragédie de ce conflit qui allait faire plusieurs millions de morts !
Dans le journal *Le Matin* du 29 avril 1915, le journaliste parle des *Marins glorieux* et écrit : *Braves enfants qui s'en allaient vers le danger avec la merveilleuse confiance de la jeunesse, parce que le danger les attendait où se trouvait le devoir ! Voilà qu'un invisible engin les a surpris la nuit en plein sommeil, et que, des hamacs, leurs corps dévêtus ont glissé dans l'abîme. Ce n'est pas cette bataille-là qu'ils avaient rêvée* ! et le journal poursuit par cette conclusion : *Sur mer comme sur terre, en somme, la guerre que font les Allemands et les Autrichiens est une guerre sans courage et sans honneur (...) elle n'empêchera pas les peuples civilisés d'avoir enfin raison du plus traître et du plus barbare des peuples !* ».

Dans son édition du 12 juin 1915, le journal *Le Temps* est revenu sur le naufrage en publiant la lettre d'un des deux survivants récupérés dans la Méditerranée par un torpilleur italien. Le marin rescapé, originaire de Sedan, raconte : *Nous revenons de loin. Je vais raconter le coup qui vient de nous arriver. Il était minuit ; je venais de prendre la faction dans le capot de la tourelle 16, quand un coup terrible, bientôt suivi d'un autre ébranlèrent la coque du bâtiment. Nous étions torpillés* (...)

En 1936, entre les deux tours des élections législatives qui allaient conduire le Front Populaire au gouvernement, *Le Figaro* du 30 avril 1936, revenait encore sur le naufrage du *Léon Gambetta*. Avec des accents grandiloquents, le journal écrivait : *On n'a jamais assez dit quelle fut la fin sublime de ce bâtiment (...) Tandis qu'il s'abîmait dans les flots glauques, le croiseur était le théâtre de traits d'héroïsme dont on semble, aujourd'hui, avoir oublié le souvenir. Par deux fois, le cri de « Vive la France ! » fut lancé par un équipage qui, déjà, était à la mer. Puis entonné par le premier-maître Grall, le Chant des Girondins s'élève au-dessus des courtes vagues contre lesquelles se débattaient les naufragés.*
Le naufrage du *Léon Gambetta* fut le premier grand drame de la guerre. Le premier seulement !

Marcel Chazelas

François Marcel Chazelas quartier maître mécanicien, né le 5 décembre 1892 à Séreilhac en Haute-Vienne, a le matricule 13558-4.
Il est né au chef-lieu de la commune de Séreilhac, fils de Pierre, cultivateur et de Jeanne Robert 25 ans, son épouse. Son oncle Martial Picat, 46 ans maréchal-ferrant lui aussi du chef-lieu, vient déclarer la naissance en compagnie de Pierre, père de l'enfant. Cette famille a déjà perdu un des siens à la guerre, le grand-oncle de François Marcel, Pierre Robert Chazelas, mort à Constantinople en 1855, lors de la guerre de Crimée.
Sa fiche matricule précise qu'il mesure 1,67 m, et que son degré d'instruction est de 4. François fait partie de la classe 1910, il est engagé volontaire pour une durée de cinq ans à la mairie de Rochefort, à dater du 12 avril 1911.



Plaque émaillée de Marcel Chazelas au cimetière de Séreilhac (87). Photo Philippe Grandcoing.

Il est nommé quartier maître le 1er août 1912. Il est alors résidant à Constantinople en Turquie.

Henri Lenoir

Jean-Marie François Henri Lenoir, matelot de troisième classe électricien breveté, né le 28 avril 1896, à Bessines en Haute-Vienne, Henri a le matricule 15720-4, il est le fils de Henri Jean-Baptiste lui aussi originaire de Bessines.

Gaston Villoutreix

Gaston Henri Villoutreix matelot de seconde classe, canonnier breveté, né le 10 mars 1894 à Limoges, a le matricule 14336. Gaston a un frère Michel Louis, *mort pour la France* le 6 septembre 1914. Sur sa fiche matricule, Gaston mesure 1,68 m, son degré d'instruction est de 3. Il fait partie de la classe 1911. Il est engagé volontaire depuis le 16 octobre 1912, à la mairie de Rochefort aux titres des corps des équipages de la flotte. Il est canonnier breveté depuis le 1er octobre 1916.

Il est fils de Jean Élie 34 ans, voyageur de commerce, absent lors de sa naissance et de Marie Chibois, couturière, âgée de 26 ans. Le couple demeure au 23, faubourg du Pont Neuf à Limoges. Les déclarants de la naissance de Gaston Henri sont son grand-père, Michel Villoutreix fabricant de tissus, conseiller municipal de la ville de Limoges, âgé de 71 ans et Baptiste Élysée Villoutreix, son oncle, 28 ans tous deux résident au 91, chemin du Puy Lannaud à Limoges.

*
* *